

4^{ème} partie Le capitalisme est-il moral, amoral ou immoral?

Chapitre 1 La prospérité repose sur le vice

I Mandeville¹ et la fable des abeilles

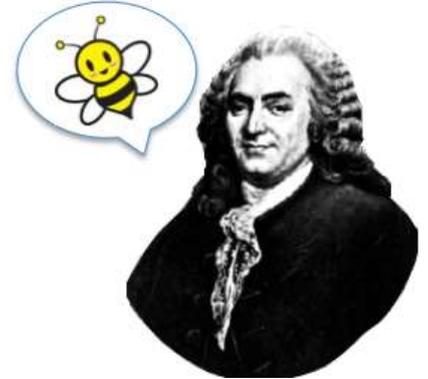
◇ Utilité sociale des vices

- les vices privés profitent à la société dans son ensemble
 - égoïsme \implies prospérité, confort
 - vanité \implies faire qqch pour être reconnu
 - opportunisme, ambition \implies création d'entreprises, innovation

◇ Une société vertueuse semble condamnée à la médiocrité

- vertu \implies médiocrité, pauvreté

Ainsi chaque partie de la ruche était pleine de vices, mais l'ensemble était un paradis²



II John Gray³

◇ L'efficacité économique repose sur l'ambition, l'avidité et l'opportunisme

◇ Dévalorisation du désintéressement, de la modération, de l'altruisme et de l'honneur.

L'économie de marché a besoin de la corruption morale.

Système anti-φque (>< idéal grec de modération, juste milieu)

Chaque système produit ses valeurs: le capitalisme est immoral parce que l'homme est immoral⁴

➡ le système économique n'est sans doute pas bon! (< repose sur l'immoralité)

N'est-il pas dès lors très compatible avec la nature humaine!

➡ débat: le système pervertit-il l'homme?

le système se fonde-t-il sur l'immoralité de l'homme?

le système cherche-t-il à améliorer l'homme?

John Gray est à la fois sans illusion sur l'homme et critique sur le capitalisme < il va détruire la planète ("écolo de droite")



1 Bernard (de) Mandeville, 1670-1733, écrivain, φ, médecin, d'origine néerlandaise, installé en GB
voir en annexe, texte 19

2 ironie ?...

3 John Gray, né en 1948, GB, φ de la politique

4 Gray: le communisme a échoué parce qu'il voulait moraliser l'homme

Chapitre 2 André Comte-Sponville¹

Le capitalisme n'est pas d'ordre moral

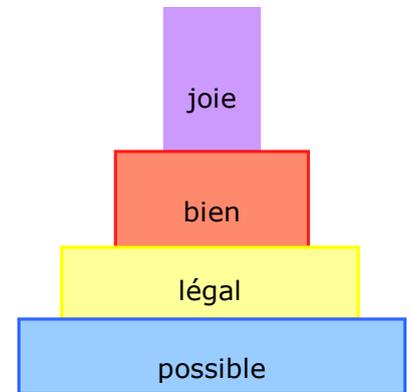
I Distinguer les quatre ordres

L'ordre de l'éthique, de l'amour (4) tristesse ↔

L'ordre de la morale (3) mal ↔

L'ordre juridico-politique (2) illégal ↔

L'ordre techno-scientifique (1) impossible ↔



- ◇ A. C.-S. se méfie d'une morale que l'on met à toutes les sauces
- ◇ L'économie est une techno-science \implies questionne le possible/impossible, pas le bien/mal
- ◇ Chaque ordre (qui a sa structure interne) doit être structuré par un ordre externe, l'ordre supérieur: si tout ce qui est possible était réalisé, ce serait une catastrophe \implies l'ordre légal doit poser une limite; mais cela ne suffit pas: il y a des "salauds légalistes" (faire tout ce que la loi autorise, par ex. l'antisémitisme d'Etat), la démocratie ne protège pas du pire (Rousseau) \implies l'ordre de la morale doit fixer une limite; ...
- ◇ Contra: la morale doit être présente à tous les étages: les buts de la science sont déjà à analyser de façon morale.
Il est impossible de dissocier les ordres
- ◇ Vouloir être un "honnête homme" est plus difficile qu'être un bon citoyen
- ◇ L'ordre bien/mal évolue (comme les autres ordres) < culture, parcours personnel
- ◇ L'ordre de la morale n'est pas suffisant: seul l'ordre de l'éthique, de l'amour n'a pas à être limité de l'extérieur, l'amour illimité l'est pas menaçant^{2, 3}

II Le capitalisme est amoral

- ◇ Expliquer (ordres 1 et 2) n'est pas juger (ordre 3)
Ex.: la ψ , la sociologie, l'économie (le capitalisme) analysent, mais ne disent rien de ce qu'il faut faire
- ◇ La confusion des ordres⁴
 - Marx a tort en voulant moraliser l'économie \implies le marxisme ne peut pas fonctionner, la morale doit venir d'ailleurs



¹ voir en annexe, texte 20

² pour les croyants, on peut envisager un 5e ordre: le divin, le surnaturel

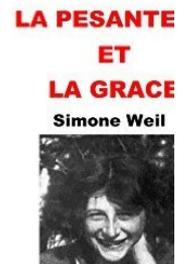
³ Exemple concret: la PMA: possible/impossible? légale/illégale? bien/mal? est-ce agir par amour?...On a besoin des 4 ordres à la fois, dans leur logique individuelle propre; aucun n'est suffisant en soi

⁴ voir en annexe, texte 20, page 3, col 1 (Le but de Marx...)

- Marx ne part pas de la réalité, mais d'un jugement moral (confusion des ordres)
La confusion des ordres peut déboucher sur la tyrannie : un chef dirige un ordre pour lequel il n'est pas le chef
Ex.: le marxisme (économie et morale), la technocratie (technique et politique), le führer (je suis le chef, vous devez m'aimer)
⤴ sans limitation par la morale, l'économie (libérale) devient une tyrannie aussi
- Si le capitalisme fonctionne, c'est parce qu'il se fonde sur ce qui est : l'égoïsme de l'homme

III Les groupes sont soumis à la pesanteur¹

- ◇ 2 forces antagonistes: individu – groupe
groupe // pesanteur (dégradation): amour ↘ morale ↘ politique ↘ gestion
Ex.: ↗ nombre de lois // déresponsabilisation des individus = dégradation
- ◇ L'individu est capable de grâce – Simone Weil²
L'individu peut "remonter les grades" = grâce



Parmi les êtres humains, on ne reconnaît pleinement l'existence que de ceux qu'on aime

IV Pascal Bruckner: se reconnaître fragile³

- ◇ Refuser la soumission du politique au tout économique
Le système économique investit les autres ordres (juridique, politique, morale) = pollution
Ex.: campagne électorale = marketing; tout doit être rentable, y compris l'éducation
- ◇ Encadrement par la morale nécessaire
Oui au capitalisme, mais à sa place (càd encadré)
Le système économique n'est pas à blâmer, mais son absence d'encadrement
Encadrer le système = encadrer la nature humaine

Pour Pascal Bruckner, l'humain n'est pas mauvais, ni le système; la force de nos démocraties est de se savoir imparfaites: exhiber ses faiblesses permet de les soigner

¹ voir en annexe, texte 20, page 3, 2e colonne

² Simone Weil, 1909-1943, φ française

³ voir en annexe, texte 20, page 3, 2e colonne

Chapitre 3 Le capitalisme peut amener un progrès moral

◇ Jagdish Bhagwati¹

Défend les valeurs de la mondialisation et du capitalisme: c'est un progrès moral, en particulier dans les pays du "Tiers Monde"

◇ Les valeurs se forment au sein de la communauté – culture – famille

Le système économique produit des richesses; les valeurs morales décident de ce qu'on en fait.

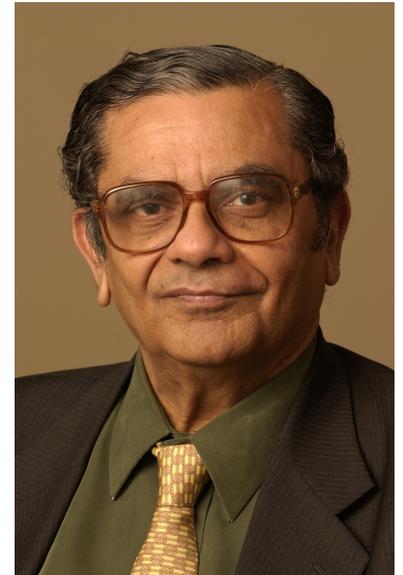
Bhagwati se méfie du préjugé marxiste (on est ce qu'on fait, la superstructure reflète l'infrastructure \implies ma place dans la société produit mes croyances, mes valeurs) : les valeurs sont déjà là!

L'erreur de Marx, selon lui, est de considérer l'homme déjà adulte, sans tenir compte de son enfance

Le premier vecteur de la morale, c'est la famille, pas la fonction/position sociale

Ex.: Japon: une économie capitaliste, mais pas une morale "à l'américaine"

Dubaï: idem



◇ La morale ne se joue pas dans la sphère économique

Le capitalisme n'est pas a- ou immoral, parce qu'il n'a pas cette capacité; les valeurs morales préexistent, et le capitalisme s'appuie dessus.

◇ la prospérité amène la paix et la libération \implies progrès moral

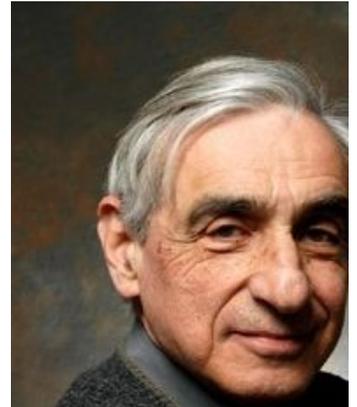
\nearrow paix internationale < \nearrow échanges commerciaux: intérêts économiques et connaissance d'autres modes de vie

Ex.: Inde: jusque vers 1980, stagnation, pauvreté de masse
depuis 1980, \searrow misère, ignorance

¹ Jagdish Bhagwati, indo-américain, né en 1934, prof d'économie Université de Columbia, conseiller ONU, *Eloge du libre échange*, 2005

Chapitre 4 Michael Walzer¹

Le marché encourage à enfreindre les règles morales



I Deux mécanismes psychologiques à l'œuvre

- ◇ **La rationalisation** : mécanisme de défense²: trouver des explications rationnelles à qqch qu'on réprouve.

En économie, on nous fournit des explications rationnelles à des comportements immoraux (licenciement, bas salaires, délocalisation, travail des enfants,...): saine concurrence

La société tout entière se défend par la rationalisation.

La rationalisation en économie n'a pas de limites: tout est permis au nom du profit

→ désresponsabilisation, destruction de la conscience morale → immoralisation

- ◇ **L'entraînement par le groupe** : le groupe est producteur de la norme: "tout le monde le fait".

Diffusion, dilution de la responsabilité dans le groupe (Cf. Nietzsche, morale de troupeau)

Nous calquons nos réactions sur celles des autres (conformisme, désir d'être intégré,...)

→ corruption de l'être humain

II La situation détermine plus nos comportements que nos valeurs

- ◇ *La soif du gain*, 2010

S'oppose à Bhagwati: nos comportements dépendent de la situation où nous sommes

L'imaginaire capitaliste dicte nos comportements³ (yc dans l'enseignement)

- ◇ Expérience de Zimbardo⁴

Nous pouvons être héros ou bourreaux selon la situation⁵ : l'être est pluriel

Pour Walzer, notre culture capitaliste détermine notre morale

→ ne pas démissionner de notre responsabilité de penser

La corruption économique est la plus grave < la sphère économique est livrée à elle-même, sans encadrement (>< la sphère politique, où il y a des limites, des sanctions)

Il y a une main visible de l'Etat et une main invisible du marché



III Référence à Rousseau

- ◇ Conscience morale comme voix de la nature (la nature humaine est vue comme vraie)

- ◇ Altération des principes innés de justice et de vertu par la civilisation (mythe du bon sauvage)

1 Michael Walzer, né en 1935 USA, φ théoricien de la société, prof à Princeton *Eloge du libre échange*, 2005

S'oppose à Mandeville, Comte-Sponville, Bhagwati; influencé par Rousseau

2 en ψ : mécanisme de défense face à qqch que nous ne voulons pas voir ou savoir; par ex., déni de réalité face à une réalité insoutenable

3 Expérience ψ menée avec des enfants de 5-6 ans: ils doivent désigner l'objet le plus grand; l'enfant identifie comme "plus grand" une pièce de 2€, plutôt que la même en carton: confusion entre la grandeur (valeur) sociale et la grandeur réelle; la surestimation est encore plus grande dans les classes sociales défavorisées (< fascination de l'argent)

4 Philip Zimbardo, ψ américain, né en 1933, prof à l'université de Stanford

Expérience de Zimbardo ou de la prison de Stanford: menée avec 24 étudiants volontaires; jeu de rôles (gardiens / détenus) sans consignes particulières; l'expérience doit être stoppée après 1 semaine < comportements pathologiques (sadisme des "gardiens", tendances dépressives des "détenus",....): les rôles sont pris trop au sérieux. = effet Lucifer
Tout cela se passe sans "autorité": pur effet de groupe

5 Cf. Marx (poids de l'infrastructure) et H. Arendt (Eichmann)

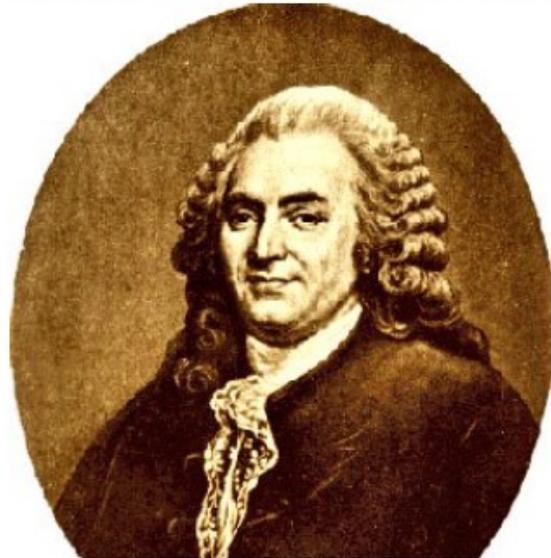
Texte 19 Bernard (de)Mandeville, *La fable des abeilles*, 1714



La ruche fertile se trouvait surpeuplée,
Mais cela concourait à sa prospérité.
En effet, des millions se trouvaient embauchées
Pour d'autres vaniteuses, d'ambitions enflées,
Employées à ruiner tous les soins des premières.
Tant d'ouvriers zélés pour fournir l'univers
Dont seule la moitié s'estimait satisfaite !

Les avocats experts en accommodements,
Détournaient toute loi, bafouant leur serment,
Provoquant les procès, multipliant l'audience,
Pour grossir le torrent de leur propre finance
Ils étalaient le droit pour qu'en toute saison,
Comme cambrioleurs d'échoppes et maisons,
Ils puissent en quiétude venir déposséder
Qui leur offre la brèche ou de plaindre ou plaider.

Aucune des abeilles n'acceptait le partage,
Au-delà de son dû, elle quêtait davantage.
Ainsi tels étaient ceux qui se jouaient des lois :
Parasites, devins, empiriques escrocs,
Affairistes, joueurs, faussaires, maquereaux,
Tous fuyant la lumière en de sourdes pratiques
Exploitant leur prochain, ignorants de l'éthique.
Ceux-là étaient connus sous le nom de crapules
Qui eût bien convenu à certains matricules
Respectés et pourvus pourtant d'autres vocables,
Titres, distinctions propres à des honorables !
Chacun dans son emploi déployait à merveille
L'art subtil et les tours des friponnes abeilles,
Tous, quel que soit le rôle forgé à mesure,
Fourbes, se délectaient de ruse et d'imposture.



Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernée.
Et leurs travaux et leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches se glissèrent:
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des sermons.
« Nous vous promettons le ciel;
Accordez-nous en partage
Votre cire et votre miel. »
Les abeilles qui les crurent
Sentirent bientôt la faim;
Les plus sottes en moururent.
Le roi d'un nouvel essaim
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent;
Ils sont tous désabusés;
Les bourdons sont écrasés,
Et les abeilles prospèrent.

Conclusion

Quittez donc vos plaintes, mortels insensés ! En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une Nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à son aise et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères. Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits.

C'est ainsi que l'on trouve le vice avantageux, lorsque la justice l'émonde, en ôte l'excès, et le lie. Que dis-je ! Le vice est aussi nécessaire dans un État florissant que la faim est nécessaire pour nous obliger à manger. Il est impossible que la vertu seule rende jamais une Nation célèbre et glorieuse. Pour y faire revivre l'heureux Siècle d'Or, il faut absolument outre l'honnêteté reprendre le gland qui servait de nourriture à nos premiers pères.

Si bien que plutôt que de mettre la morale à toutes

les sauces, plutôt que de la voir partout, ce qui est la meilleure façon qu'elle ne soit présente en tant que telle nulle part, j'aime mieux distinguer un certain nombre de domaines différents, ce que j'appellerai un certain nombre d'*ordres* différents, et marquer entre eux, le plus clairement possible, certaines limites.

Pourquoi le problème des limites ? Parce que, dès lors qu'on renonce au « Tout est permis » du naïf, du soixante-huitard ou du salaud, la question se pose de savoir ce qui *n'est pas* permis. Or, se demander ce qui n'est pas permis, c'est se poser le problème des limites.

Par exemple, quelles limites pour les techno-sciences, comme on dit aujourd'hui, et spécialement pour les sciences du vivant ? Quelles limites pour la biologie ? Plus précisément, quelles limites pour les manipulations génétiques sur les cellules germinales, celles qui transmettent le patrimoine héréditaire de l'humanité ? Ou quelles limites pour le clonage reproductif appliqué à l'espèce humaine (y compris une limite absolue : un *non* inconditionnel) ? À ces questions, la biologie ne répond pas. Parce qu'elle n'est pas assez avancée, au sens où elle

pourrait répondre dans dix ou vingt ans ? Non. Elle ne répond pas, et elle ne répondra jamais, parce que cette question n'est pas la sienne. Tout ce que peut faire la biologie, en tant que science, c'est nous dire quelle manipulation génétique est techniquement possible, laquelle est techniquement impossible, au moins aujourd'hui, mais scientifiquement pensable, qui sera peut-être possible dans quelques années...

Deuxième exemple : Quelles limites pour l'économie ? Quelles limites pour le capitalisme ? Quelles limites pour le marché et la loi du marché ?

1
Quelle limite pour le cours du cacao ? L'économie ne répond pas. Tout ce que peut faire l'économie, en tant que science, c'est nous dire quel est le cours actuel, ce n'est pas difficile, quel est le cours prévisible (à quinze jours, à six mois, à dix ans...), par quel mécanisme de rééquilibrage le marché tendra de lui-même, en cas d'effondrement des cours, à se stabiliser, etc.

Cet ordre techno-scientifique est structuré, intérieurement, par l'opposition du possible et de l'impossible. Techniquement, il y a ce qu'on peut faire (le possible) et ce qu'on ne peut pas faire (l'impossible). Scientifiquement, il y a ce qu'on peut penser (le possiblement vrai) et ce qu'on ne peut pas penser (le certainement faux). Mais cette frontière interne, entre le possible et l'impossible, est incapable de limiter l'ordre techno-scientifique lui-même. Pourquoi ? Parce qu'elle ne cesse, historiquement, de se déplacer ! C'est ce qu'on appelle le progrès scientifique et technique, y compris (pensez à la bombe atomique) lorsqu'il peut s'avérer néfaste. Ce qui était impossible, il y a dix ans, est parfois possible aujourd'hui ; plusieurs des choses qui sont impossibles, aujourd'hui, seront possibles dans vingt ou trente ans. Cette frontière interne, entre le possible et l'impossible, ne limite pas l'ordre techno-scientifique ; elle ne fait que le structurer en enregistrant l'état actuel et évolutif de son développement.

Bref, si nous laissons cet ordre techno-scientifique à sa seule spontanéité interne, tout le possible sera fait toujours ; or le possible, aujourd'hui, est plus effrayant que jamais.

Si bien que nous sommes obligés de limiter cet ordre techno-scientifique, afin de faire que tout ce qui est scientifiquement pensable et techniquement possible ne soit pas fait pour autant. Et puisque cet ordre est incapable de se limiter lui-même – pas de limite biologique à la biologie, pas de limite économique à l'économie, etc. –, nous ne pouvons le limiter que *de l'extérieur*.

Qu'est-ce qui va venir, de l'extérieur, limiter cet ordre techno-scientifique ? Un deuxième ordre, que je vous propose d'appeler l'*ordre juridico-politique*. Concrètement : la loi, l'État.

Dire, avec Rousseau, qu'il n'y a pas de loi fondamentale et que la souveraineté est incapable de se limiter elle-même, cela revient à dire exactement : *il n'y a pas de limites démocratiques à la démocratie*. De même qu'il n'y a pas de limites biologiques à la biologie, pas de limites économiques à l'économie, etc., il n'y a pas de limites démocratiques à la démocratie.

C'est pourquoi la démocratie, et à nouveau nous sommes bien placés en Europe pour le savoir, n'est en aucune façon une garantie, fût-ce contre le pire.

Si bien que si nous voulons échapper, collectivement cette fois, à ce spectre du peuple qui aurait tous les droits, y compris pour le pire, nous sommes à nouveau obligés de limiter cet ordre juridico-politique. Mais par quoi ?

Nous avons donc bien deux raisons de vouloir limiter cet ordre juridico-politique : une raison individuelle, pour échapper au spectre du salaud légaliste, et une raison collective, pour échapper au spectre du peuple qui aurait tous les droits, y compris pour le pire. Et puisque cet ordre est incapable, comme le précédent, de se limiter lui-même (pas de limites démocratiques à la démocratie, pas de limites juridiques ou politiques au droit et à la politique), nous ne pouvons le limiter, une nouvelle fois, que *de l'extérieur*.

Qu'est-ce qui va venir, de l'extérieur, limiter ce deuxième ordre ?

Bien sûr, vous l'avez deviné, un troisième ordre (rassurez-vous, il n'y en a que quatre : nous arrivons bientôt au bout), que je vous propose d'appeler l'*ordre de la*

morale. Nous y voilà. Si nous n'avons pas le droit, individuellement, d'être des salauds légalistes, et si le peuple, collectivement, n'a pas tous les droits, ce n'est pas pour des raisons juridiques ou politiques ; c'est pour des raisons morales. C'est que nous sommes soumis non seulement à un certain nombre de contraintes techniques, scientifiques, économiques, dans l'ordre n° 1, non seulement à un certain nombre de contraintes juridiques ou politiques, dans l'ordre n° 2, mais aussi à un certain nombre d'exigences proprement morales.

[Le quatrième ordre est celui de l'éthique ou de l'amour.]

Aussi avons-nous besoin de ces quatre ordres à la fois, dans leur indépendance au moins relative (chacun a sa logique propre) et leur interaction (il ne peut fonctionner sans les autres). Les quatre sont nécessaires ; aucun n'est suffisant.

En quoi cette distinction des ordres, que je viens rapidement de bâtir devant vous, me permet-elle de répondre à ma question-titre : « Le capitalisme est-il moral ? »

Elle me permet de répondre la chose suivante : prétendre que le capitalisme est moral, ou même vouloir qu'il le soit, ce serait prétendre que l'ordre n° 1 (l'ordre économique-techno-scientifique) est intrinsèquement soumis à l'ordre n° 3 (l'ordre de la morale), ce qui me paraît *exclu par leur type respectif de structuration interne*. Le possible et l'impossible, le possiblement vrai et le certainement faux, n'ont que faire du bien et du mal.

Ma thèse est donc radicale : dans ce premier ordre (l'ordre économique-techno-scientifique), rien n'est jamais moral. Et, du même coup, rien n'est jamais, en toute rigueur, immoral. Pour pouvoir être immoral, il faut pouvoir être moral. Vous et moi, nous pouvons être immoraux parce que nous pouvons être moraux. La pluie qui tombe, elle n'est jamais ni morale ni immorale.

Dans ce premier ordre, rien n'est jamais moral, rien n'est jamais immoral, parce que tout est *amoral* – en donnant au préfixe *a-* son sens purement privatif. Les sciences n'ont pas de morale, disais-je.

Le but de Marx, au fond, ce fut de moraliser l'économie. Il voulait que l'ordre n° 1 soit enfin soumis à l'ordre n° 3. C'est ce qui se joue, dans son œuvre, autour des notions d'aliénation et d'exploitation. Elles sont à la frontière entre l'économie et la morale ; c'est qu'elles assurent le passage de l'une à l'autre. Marx voulait en finir avec l'injustice, non par une simple politique de redistribution, dont il percevait bien les limites, encore moins en comptant sur la conscience morale des individus, à laquelle il ne croyait guère, mais en inventant un autre système économique, qui rendrait enfin les êtres humains économiquement égaux. Moralement, on ne saurait lui donner tort. Mais, économiquement, comment serait-ce possible ?

Le coup de génie du capitalisme, à l'inverse, ou plutôt (puisque personne ne l'a inventé) sa logique propre, son essence actuelle et active, comme dirait Spinoza, sa puissance intrinsèque (son *conatus*), c'est de ne rien demander

d'autre aux individus, pour fonctionner à peu près, que d'être exactement ce qu'ils sont : « Soyez égoïstes. »

Les groupes descendent : ils sont soumis à la pesanteur. Ne prenez pas cela en un sens trop péjoratif. La pesanteur est aussi et d'abord une force (la gravitation universelle), qui fait tenir les maisons, les ponts, qui nous permet de marcher et même (grâce à nos avions, qui ne l'annulent aucunement) de voler. La force des groupes, en l'occurrence, c'est d'imposer une loi commune, qui ne peut passer que par la raison : nos désirs individuels nous opposent (et d'autant plus que nous désirons presque toujours les mêmes choses¹) ; seule la raison, qui est commune à tous, peut nous unir². Mais cette force – comme toute force – est également un danger, si l'on s'y abandonne.

C'est à quoi nous pousse la fatigue. C'est à quoi nous pousse la routine. C'est à quoi nous pousse le nombre. Dans un groupe toujours, et d'autant plus qu'il est plus nombreux, l'amour tend à se dégrader en morale, quand ce n'est pas en moralisme ; la morale tend à se dégrader en politique, c'est-à-dire en rapports de forces ; la politique tend à se dégrader en technique, en économie, en gestion.

Il n'y a que les individus qui aient quelque chose, parfois, qui ressemble à de la grâce, comme dirait Simone Weil, c'est-à-dire la capacité à remonter, au moins un peu, au moins parfois, des contraintes scientifiques, techniques, économiques à la politique (c'est ce qu'on appelle un homme d'État, quand il arrive à entraîner un peuple avec lui, c'est ce qu'on appelle le charisme chez un cadre dirigeant) ; à remonter, au moins un peu, de la politique à la morale (c'est ce qu'on appelle un homme de bien) ; à remonter, au moins un peu, de la morale à l'amour (c'est ce qu'on appelle un homme de cœur).

En petit supplément, un extrait de
Pascal Buchner, *Histoire de la prospérité*,
2002.

Paradoxe des pays démocratiques : sembler plus dérégés, plus injustes que les autres, guettés par le crime, la solitude, la drogue alors que des nations oppressives, de par leur silence, paraissent harmonieuses. Car nos sociétés sont malades, à l'évidence ; mais leur force, c'est d'en être conscientes et de le dire, d'exhiber leurs plaies en public, de se flageller sans trêve. Cette attitude les sauve, les protège de la vraie faute qui est l'ignorance de son mal. En d'autres termes, être barbare, c'est se croire civilisé, rejeter les autres dans le néant. Alors qu'être civilisé, c'est se savoir barbare, connaître la fragilité des barrières qui nous séparent de notre propre ignominie et que le même monde porte en lui la possibilité de l'infamie et du sublime.

